ISAURE ET GERNANCE,

OU

LES REFUGIÉS RELIGIONNAIRES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Cité, le 16 brumaire, l'an troisième de la République.

PAR LE CITOYEN DUMANIANT.

Prix, 30 sols.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 15.

TROISIÈME ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens,
GERMOND, Français refugié; *habit simple.*	*Varenne.*
HENRI, fils de Germond, *uniforme anglais.*	*S. Clair.*
ISAURE, nièce de Germond, *habillée à l'anglaise.* . . . . La cit.	*Ferton.*
GERNANCE, Français refugié, Général, *uniforme anglais.*	*Villeneuve.*
ISABELLE, sœur de Gernance, *au premier acte, en amazone* . . . . . . La cit.	*S. Clair.*
BETZI, attachée à Isaure, *habillée à l'anglaise.* . . . . La cit.	*Pélissier.*
HIRON, attaché à Gernance, *habit jaune à revers. Bottines.*	*Pélissier.*
TASCO, *en paysan écossais.*	*Baulieu.*
UN CAPITAINE, *même uniforme.*	*Lemaire.*
UN DOMESTIQUE.	*Bisson.*
QUATRE SOLDATS.	

La Scène se passe dans une campagne auprès d'Edimbourg. Le premier acte dans la maison de Germond, et les deux autres dans celle de Gernance.

ISAURE ET GERNANCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

BETZI, *seule.*

CETTE campagne où j'ai été élevée, où je me plaisais tant autrefois, m'ennuie, et je n'en sais pas la raison. Ma maîtresse n'est pas plus gaie que moi : les jours nous paraissent d'une longueur insoutenable ; ils ne finissent plus. Ah ! bon et honnête Germond, pourquoi nous avoir conduites à Edimbourg ? Avant d'avoir vu la ville, la campagne nous paraissait belle ; et maintenant la verdure, les champs, les oiseaux, les danses rustiques des paysans ; tout cela devient pour nous d'une monotonie si triste ! La belle Isaure ne m'a pas dit son secret ; mais je gage que mon histoire est la sienne, et que ce qui se passe dans son cœur, ressemble parfaitement à ce qui se passe dans le mien. Ah ! mon cher maître, pour un homme qui avez long-tems vécu dans le monde, vous avez manqué de prudence : il ne faut pas faire goûter aux jeunes filles d'un plaisir inconnu, dont on veut les priver ensuite pour jamais. Eh ! vous avez la mal-adresse de le leur dire : ne connaissez-vous pas l'attrait de la défense ?

SCÈNE II.

BETZI, TASCO.

TASCO.

Charmante Betzi, quest-ce que vous allez me donner pour la bonne nouvelle que je vais vous apprendre?

BETZI.

Toi, m'apprendre une bonne nouvelle? cela m'étonnerait: tu es toujours un messager de malheur.

TASCO.

Ah, dame! ce n'est pas ma faute, je dis les choses comme je les sais; tant pis quand cela afflige, tant mieux quand cela réjouit; je n'invente rien d'abord.

BETZI.

Il y a long-tems que je le sais.

TASCO.

Je suis un garçon d'honneur, un garçon véridique.

BETZI.

Allons, finis: voyons ta bonne nouvelle.

TASCO.

J'étais dans le salon, où je faisais mon ouvrage: notre maître est venu avec le jardinier. Vas tout de suite chez mon notaire, lui a-t-il dit, que le contrat que je lui ai demandé soit prêt dans une heure.

BETZI.

Eh! qu'y a-t-il là de si extraordinaire? il s'agit de passer quelque bail.

TASCO.

Oui, quelque bail? c'est ça, vous y êtes; mais il y a bail et bail: c'est comme si nous en passions un entre nous deux, comme celui qu'on va passer entre le fils de notre maître et la jeune Isaure, sa cousine.

BETZI.

Que dis-tu?

TASCO.

J'ai entendu la conversation ; on ne se cachait pas de moi : notre maître disait : Ma nièce Isaure est belle et sans fortune ; je l'ai élevée pour l'unir à mon fils, et ce jour sera celui de leur bonheur. Voilà, mot pour mot, ce qu'a dit notre maître.

BETZI.

Que vois-tu donc là de si réjouissant ?

TASCO.

Ce n'est pas réjouissant, peut-être, une noce ?

BETZI.

Cela peut être une fête, au moins pour les convives.

TASCO.

Et les mariés donc ? je crois que c'est drôle. Je m'en fais une joie.

BETZI.

On dirait que tu te maries aussi.

TASCO.

Eh ! mais, je m'en vante.

BETZI.

Eh ! avec qui te maries-tu ?

TASCO.

Comment ? vous ne vous en doutez pas ?

BETZI.

Non, en vérité.

TASCO.

Vous voulez rire : comme elle fait son ignorante ! C'est avec vous, chère Betzi, que je me marie.

BETZI.

Avec moi ?

TASCO.

Oui, avec vous, notre maître l'a dit, et je crois bien que vous ne voudriez pas le dédire.

BETZI.

Il est vrai que je n'oserais pas prendre cette liberté.

TASCO.

Quel air sérieux ! oh ! ces filles, comme ça sait cacher sa joie.

BETZI.

Je crois que tu es sorcier, Tasco.

TASCO.

Notre maître a commandé pour moi un bel habit neuf; il ne veut plus que je porte cette jaquette écossaise : il ne vous a pas oubliée non plus.

BETZI.

Il est trop bon.

TASCO.

Nous serons gentis comme tout l'un et l'autre ; et quand nous irons nous marier, les gens s'arrêteront pour nous voir passer, et l'on dira : pardi ! voilà un joli couple.

SCÈNE III.

BETZI, TASCO, GERMOND, HENRI.

GERMOND.

LAISSEZ-NOUS, mes amis.

TASCO.

Venez, Betzi, avec votre homme futur ; allons faire un tour dans le jardin, nous verrons peut-être passer le Général ; il est à la chasse : il y a des cors qui font un bruit ! Des cavaliers, des amazones qui galoppent à cheval, des chiens, des piqueurs : c'est beau comme tout. Venez, je vous coulerai par-ci, par-là, quelques mots de douceur ; vous m'en répondrez peut-être, et nous serons contens tous deux.

BETZI.

Eh ! finis donc, bavard ; ne vois-tu pas que nous sommes de trop ici ?

TASCO.

C'est vrai : ils ont à parler de leurs affaires, et nous allons parler des nôtres.

SCÈNE IV.

GERMOND, HENRI.

GERMOND.

Vous n'êtes plus un enfant, mon fils, et les circonstances me forceut à vous apprendre un secret que vous devez enfin connaître : j'ai étudié vos goûts, vos penchans, et je ne les ai point contrariés. A peine sorti de l'adolescence, vous desirâtes de porter les armes ; je m'étais enrichi dans le commerce, une plus grande fortune n'eût rien ajouté à votre bonheur, et je souscrivis à vos vœux : votre naisssance semblait être un obstacle au parti que vous vouliez prendre. Les services que j'avais rendus à ce pays, vous en tinrent lieu, et applanirent toutes les difficultés.

HENRI.

L'état que vous m'avez donné plaît à mon cœur ; il est le chemin de la gloire ; et le guerrier généreux ne doit qu'à lui seul, ne doit qu'à son courage les honneurs qu'il obtient.

GERMOND.

Est-ce sous les drapeaux d'un roi que l'on peut se flatter, mon fils, des illusions qui vous égarent? quelle gloire pouvez-vous espérer d'obtenir en combattant pour la tyrannie?

HENRI.

Est-ce à mon âge, est-ce dans le poste où je suis, qu'il m'appartient de discuter les grands intérêts qui divisent l'Europe ?

GERMOND.

Et si je vous disais qu'en portant les armes contre la République Française, vous vous rendez coupable du plus affreux des crimes ?

HENRI.

Moi ! mon père?

GERMOND.

Votre ignorance sur ce que vous êtes, peut seule vous servir d'excuse. Apprenez qu'un sang Français coule dans vos veines; apprenez que vous descendez d'un de ces hommes que le fanatisme bannit de la France, par les ordres d'un roi cruel. Votre bisayeul, victime des prêtres, porta dans ce séjour ses talens, son or et son industrie. L'étranger s'enrichit des pertes de notre Patrie, des erreurs coupables d'un despote inhumain. Pour vous épargner le chagrin que j'éprouvais, d'être exilé sans retour d'un pays qui avait tous mes vœux, je crus devoir vous taire le secret de votre origine. Lorsqu'un décret bienfaisant nous permet de respirer l'air de l'Egalité; lorsque vous pouvez verser votre sang pour la cause la plus glorieuse; devais-je ne pas vous dire : arrête, mon fils, dépose ces armes criminelles, cours te ranger parmi ces généreux guerriers, qui combattent pour leur Patrie et pour la Liberté du monde.

HENRI.

Connaissez mon cœur. En allant combattre les Français, je m'intéressais en secret à leur gloire. Je ne pouvais démêler ce qui se passoit en moi. Ils étoient mes ennemis, et j'apprenais leurs succès avec plaisir. Ce desir inné de la Liberté, qui vit dans le cœur de tous les hommes, leur fait des partisans parmi les soldats des despotes. Je m'étourdissais sur le genre de gloire que l'on peut acquérir en se mesurant contre des hommes que l'Europe regarde déjà comme invincibles. Confondu dans leurs rangs, je sentirai doubler mon courage, et aucun regret ne viendra se mêler aux succès que je pourrai partager avec eux.

GERMOND.

J'aime à vous voir ces sentimens, mon fils. Tous mes préparatifs sont faits pour notre prochain départ. Je ne l'ai différé que pour mieux servir ma Patrie. J'ai réalisé ma fortune. J'ai fait charger dans des ports neutres plusieurs vaisseaux qui portent aux Français ces besoins de première nécessité, qui, par la cessation du commerce et l'entretien de

douze armées, leur deviennent si précieux. Le ciel a couronné mon entreprise. Vous donnerez votre démission au Général. Il vient passer quelques jours dans sa terre, voisine de notre habitation. Je tâcherai d'obtenir de lui qu'il vous autorise à quitter une place que l'honneur ne vous permet plus de remplir. Heureux, si je pouvais le détacher lui-même de la cause des tyrans qu'il ne peut, ainsi que vous, défendre sans crime et sans bassesse !

HENRI.

Est-il vrai que Gernance ait une origine française ?

GERMOND.

Il est plus coupable que vous ne l'auriez été, puisqu'il sait quels sont les auteurs de ses jours. Bien jeune encore, ses talens l'ont élevé à un poste glorieux dans toute autre circonstance. Il a succédé à son père dans cet emploi brillant. Un de ses ayeux, né comme nous dans la classe jadis dédaignée des grands, périt sur un échafaud par l'ordre du tyran des Français. Le crime d'un roi lui a fait haïr sa Patrie. L'insensé s'arme avec joie contre des Républicains qui l'ont vengé. Ebloui par la fortune, par l'éclat du rang, par les alliances où il peut prétendre, il voit ses ennemis dans ses frères. Ah ! les opprimés dans tous les pays et dans tous les siècles n'eurent jamais pour ennemis que les prêtres, les grands et les rois de la terre ; c'est en les renversant que l'homme respirera par-tout et pourra remonter à sa dignité première.

HENRI.

Que tout ce que vous venez de m'apprendre, change mes idées et mes projets dans un instant !

GERMOND.

Avant de quitter ces lieux, j'ai voulu assurer le sort de votre cousine : orpheline presque en naissant, je l'accueillis dans ma maison. Des malheurs imprévus détruisirent la fortune de son père. Elle n'avait que moi pour appui : elle m'en devint plus chère chaque jour. Une éducation soignée a développé en elle le germe de tous les talens et de toutes les vertus. J'ai vu la plus douce sympathie former entre vous

les nœuds de l'amitié la plus tendre. Vous êtes nés l'un pour l'autre ; elle fera votre bonheur, vous ferez le sien. Si ce sentiment est flatteur pour vous, mon fils, il est délicieux pour moi. Vos vœux ont prévenu mes desirs, ils sont d'assurer votre félicité commune. Je vois venir Isaure ; je ne veux point vous ôter le plaisir de lui annoncer le premier une nouvelle qu'elle ne peut apprendre qu'avec joie.

SCENE V.

BETZI, ISAURE, GERMOND, HENRI.

GERMOND.

MA chère Isaure, écoute ton cousin. J'ose croire que ce qu'il va te confier ne troublera point la douce paix de ton cœur innocent.

SCÈNE VI.

BETZI, ISAURE, HENRI.

BETZI.

ILS ont besoin de s'expliquer. Je suis de trop peut-être ; éloignons-nous un peu. (*elle va auprès d'une fenêtre.*)

HENRI.

Isaure !

ISAURE.

Henri !

HENRI.

Soupçonnez-vous ce que j'ai à vous apprendre ?

ISAURE.

Betzi vient de m'instruire des projets de votre père.

HENRI.

J'attends votre réponse.

ISAURE.

Vous devez la pressentir.

HENRI.

Eh bien !

ISAURE.

Vous aimez votre père ?

HENRI.

Lui désobéir, serait le plus grand de mes malheurs.

ISAURE.

Il a acquis le droit de disposer de ma main.

HENRI.

Ses volontés sont des ordres.

ISAURE.

Il me donne à mon ami, puis-je désapprouver son choix ?

HENRI.

Ah ! si l'amitié seule vous parle en ma faveur...

ISAURE.

Eprouvez-vous pour moi un sentiment plus tendre ?

HENRI.

Isaure, je vous rendrai heureuse. Mais savez-vous que nous allons quitter l'Ecosse ?

ISAURE.

Je n'en étais pas instruite ; mais souhaitons l'un et l'autre que l'on nous entraîne à jamais loin d'un séjour dangereux pour notre repos.

HENRI.

Isaure, auriez-vous lu dans mon cœur ?

ISAURE.

Vos yeux ont peut-être trop lu dans le mien.

HENRI.

Edimbourg ! ville fatale !

ISAURE.

Vous y vîtes Isabelle.

HENRI.

Pourquoi me rappeller son souvenir ?

ISAURE.

Eh ! mon cousin, vous en parlez sans cesse.

HENRI.

Vous me parlez aussi quelquefois de Gernance son frère.

ISAURE.

Je n'en parlerai plus.

HENRI.

J'oublierai, oui, j'oublierai Isabelle.

ISAURE.

Nos fautes sont communes.

HENRI.

Notre excuse est la même.

ISAURE.

Votre père ne s'était point expliqué.

HENRI.

Nous saurons obéir.

ISAURE.

Dites mieux, mon cher Henri, nous saurons être heureux.

BETZI, *faisant un cri.*

Ah ! grands dieux ! elle va périr. Quel spectacle ! et personne pour la secourir !

HENRI.

Ciel ! que vois-je ? (*il saute par la fenêtre.*)

SCÈNE VII.

BETZI, ISAURE.

ISAURE.

Quel événement ! je me meurs.

BETZI.

Rassurez-vous, ma chère maîtresse. Un coursier fougueux entraînait une jeune amazone : elle courait le plus grand danger. Votre cousin l'a vu, il n'a consulté que son courage : (*regardant de loin à la fenêtre.*) il court, il saisit les rênes du coursier, il emporte cette femme dans ses bras. (*revenant sur le devant de la scène.*) Ah ! je respire ! il m'a fait une frayeur ! Quel étourdi ! la fenêtre eût été plus haute, qu'il s'y serait également précipité.

ISAURE.

C'est quelque personne de la compagnie du Général?

BETZI.

Je crois avoir reconnu les traits de sa sœur.

ISAURE.

Isabelle ? Ah, mon cousin ! je crains bien pour vous que vous ne soyez infidèle au serment que vous venez de me faire.

BETZI.

Quel serment ?

ISAURE.

Celui d'oublier Isabelle.

BETZI.

On s'attache par ses bienfaits : il vient peut-être de lui sauver la vie.

ISAURE.

Betzi ! elle est si belle !

BETZI.

Et son frère ?

ISAURE.

Betzi, je vous défends de m'en parler jamais.

BETZI.

Je n'en parlerai plus : (*à part.*) mais elle m'en parlera.

SCÈNE VIII.

BETZI, ISAURE, ISABELLE, HENRI.

HENRI.

Vous êtes ici chez le négociant Germond. Je suis son fils, le plus heureux des hommes, puisque j'ai eu le bonheur de vous rendre un léger service.

ISABELLE.

Un léger service ! et vous avez hasardé votre vie pour sauver la mienne. Vous êtes aussi modeste que généreux : vous oubliez le bienfait, c'est à moi de m'en souvenir.

HENRI.

C'est mettre trop d'importance à une action toute simple.

ISABELLE.

En vérité, sans vous je ne sais ce que j'allais devenir. Un sanglier qui débusquait de la forêt, avait épouvanté mon cheval. J'avoue ma poltronerie; j'ai été plus épouvantée que lui; il s'emporte, j'abandonne les rênes: ma tête se perd. Nous allions l'un et l'autre à l'aventure, lorsque vous m'avez secourue. Il était temps, j'allais être précipitée dans un abyme. Ah! me voilà guérie de la passion de la chasse, et mon frère trouvera bon que désormais je ne partage point avec lui ce dangereux plaisir : cet amusement n'est point fait pour mon sexe. Les sangliers de cette forêt n'ont aucun égard pour les femmes.

HENRI.

Auriez-vous besoin de quelque secours?

ISABELLE.

Oh! non, non, je vous rends graces : ma peur est passée, et je ris à présent de ma mésaventure. (*saluant Isaure.*) Ah, Madame! pardon; n'imputez qu'à un reste d'émotion un oubli involontaire. (*Isaure salue.*)

BETZI, *à part.*

Elle est charmante.

ISABELLE.

Cette aimable personne est-elle votre sœur, votre épouse?

HENRI.

Elle est ma cousine.

ISABELLE.

Je vous en félicite : on n'est pas plus jolie; mais vos traits à l'un et à l'autre ne me sont pas inconnus? aidez ma mémoire.

HENRI.

J'ai eu le bonheur de vous voir à Edimbourg.

ISABELLE.

Au dernier bal public : je m'en souviens. Votre cousine y fixa tous les yeux, et mon frère m'a parlé souvent depuis de

de la belle étrangère : c'est ainsi qu'il vous nomme. Vous rougissez ? il faut vous accoutumer aux éloges ; et si vous venez à la ville, nos cavaliers sont trop spirituels et trop galans, pour ne point rendre à vos charmes l'hommage qu'ils méritent. — J'entends un grand bruit ; ce sont sans doute nos chasseurs qui de loin m'auront vue entrer dans cette maison. Quoi ? c'est mon frère, lui-même.

SCENE IX.

BETZI, ISAURE, GERMOND, GERNANCE, ISABELLE, HENRI, HIRON, Piqueurs.

GERNANCE.

Ah ! ma sœur, j'étais dans l'inquiétude la plus grande.

ISABELLE.

J'ai couru, je crois, un grand danger ; vous voyez mon libérateur.

GERNANCE.

C'est votre fils, Germond ? je me charge de la reconnaissance de ma sœur.

ISABELLE.

C'est moi qui suis l'obligée.

GERMOND.

Mon fils est trop payé par le bonheur qu'il a eu de vous être utile.

ISABELLE.

Je ne veux point gâter son action, en y attachant un prix qu'il n'y attache point lui-même ; mais il me sera au moins permis de m'intéresser à son sort. Mon frère, souffrez que je vous présente la cousine de ce brave jeune homme. Convenez que nous avons peu de belles à Edimbourg qui ne craignissent de l'y voir paraître.

GERNANCE, *les premiers mots à part.*

Ciel ! que vois-je ? — Germond, permettez que je pré-

sente mes civilités à cette belle personne. (*à part.*) Je suis tout troublé de cette rencontre.

GERMOND.

Vous êtes peut-être las ? Peut-on vous offrir quelques rafraîchissemens ?

GERNANCE.

J'accepte avec plaisir. Je serai charmé de me reposer ici quelques instans : ce séjour me paraît enchanteur.

GERMOND.

Henri, allez donner des ordres.

GERNANCE.

Point de cérémonie, je vous en conjure : traitez-moi comme un chasseur, comme un voisin.

GERMOND, *offrant la main à Isabelle.*

Permettez. — Henri, donnez la main à votre cousine.

GERNANCE.

Je marche sur vos pas. J'aurais un mot à dire à Hiron. (*voyant qu'on l'attend.*) Ah ! je vous en prie : c'est m'obliger que de supprimer tout ce qui sent la gêne.

GERMOND.

Nous ne l'avons jamais connue ici. Liberté : voilà notre devise.

SCÈNE X.

BETZI, GERNANGE, HIRON.

BETZI, *loin et à part.*

Il se nomme Hiron : je crois qu'il m'a reconnue.

GERNANCE.

Cette niéce de Germond, est la jeune personne dont je t'ai souvent parlé : sa présence a rallumé tous les feux que son premier regard avait fait naître.

HIRON.

Il est heureux pour vous que je sois ici en pays de con-

naissance ; je saurai si le cœur de la jeune personne est libre ; et comme votre amour est pur, que vos vues sont légitimes, je puis, sans blesser la délicatesse, faire quelques démarches en votre faveur. Ah ! si vous pouviez les emmener tous à votre terre ! ce serait un coup de partie : là, vous trouveriez peut-être quelque occasion de faire agréer votre hommage respectueux, et de gaguer les bonnes graces de l'oncle.

GERNANCE.

Tu me fais naître une idée que je vais mettre à profit. Je me repose sur toi pour les informations, et je cours rejoindre la compagnie.

SCÈNE XI.

BETZI, HIRON.

BETZI, *à part.*

J'AI saisi quelques mots à la volée. Il s'agissait de nous. Je vois à son air qu'il veut me parler : je n'ai pas moins envie de nouer l'entretien ; mais c'est à lui de faire les avances.

HIRON.

Charmante personne, un mot.

BETZI.

Je ne vous empêche point de le dire.

HIRON.

Vous ne vous rappelez point ma physionomie ?

BETZI.

J'ai bien quelques idées confuses...

HIRON.

Les miennes sont très-distinctes ; et je me rappelle très-parfaitement que j'ai vu votre joli minois autre part qu'ici.

BETZI.

Ne serait ce point à Edimbourg ?

HIRON.

La mémoire commencerait-elle à vous revenir ?

BETZI.

Mais, à peu-près.

HIRON.

Vous souvenez-vous que dans un entretien assez vif que nous eûmes ensemble, je vous dis que je vous aimerias toute ma vie ?

BETZI.

Vous souvenez-vous de ce que je vous répondis alors ?

HIRON.

Vous remîtes votre réponse à la première entrevue : je vous revois, et je l'attends.

BETZI.

Vous êtes pressant.

HIRON.

C'est que je vous adore.

BETZI.

Eh bien !... je vous demande encore un petit délai, avant de m'expliquer.

HIRON.

Je vous l'accorde, et permettez que j'en profite, pour quelques petits éclaircissemens que j'ose attendre de vous.

BETZI.

Et sur quoi ?

HIRON.

Vous avez vu le Général ? que pensez-vous de lui ?

BETZI.

Ce serait à moi à vous faire cette question : je conviens qu'il a pour lui les avantages extérieurs ; mais cela n'est pas tout.

HIRON.

Ecoutez, charmante Betzi : on dit qu'il n'y a point de héros pour son valet-de-chambre : eh bien ! moi, je soutiens que cette maxime est fausse à l'égard de mon maître.

BETZI.

Je vous en dirais autant de ma maîtresse.

HIRON.

Elle est de la plus aimable figure.

BETZI.

Le Général est bien fait.

HIRON.

Savez-vous que le Général est éperduement amoureux de votre maîtresse ?

BETZI.

C'est singulier, ce rapport ! (*à part.*) Je m'avance un peu trop.

HIRON.

Vous vous taisez !

BETZI.

Le Général va, dit-on, épouser une riche héritière?

HIRON.

C'est un bruit vague encore :

BETZI.

Ma maîtresse est aussi sur le point de se marier.

HIRON.

Il faut rompre ce mariage.

BETZI.

Duquel parlez-vous ?

HIRON.

Mon maître n'épousera point celle que le public lui donne.

BETZI.

Alors !...

HIRON.

Alors?...

BETZI.

Je ne dispose de rien ; je ne puis en dire davantage.

HIRON.

Si tout réussit selon mes espérances, quelle sera votre réponse pour ce qui me regarde ?

BETZI.

Si Isaure est la femme du Général, et que vous soyez libre...

HIRON.

Je ne le serai pas plus qu'à présent : mon cœur est à vous pour la vie.

BETZI.

Vous êtes galant !

HIRON.

Je suis amoureux, fou !

BETZI.

Vous n'avez, j'ose le croire, que des vues légitimes ?

HIRON.

J'aime en amant passionné, qui ne cessera pas même de l'être quand il sera votre époux !

BETZI.

C'est beaucoup promettre.

HIRON.

Je tiendrai davantage !.. Ah ça, j'ai votre parole ?

BETZI.

Oui ! mais aux conditions dont nous sommes convenus. Je ne m'engage pas beaucoup.

HIRON.

Plus que vous ne pensez. Touchez là, mon infante, que je baise cette jolie main.

SCENE XII.

BETZI, HIRON, TASCO.

TASCO.

Doucement donc ; doucement, ne vous dérangez pas.

HIRON.

Qu'est-ce que c'est que cet original ?

TASCO.

Original ? Je m'appelle Tasco ; Tasco, entendez-vous ?

HIRON.

Eh bien ! Tasco, vous devriez savoir qu'il n'est pas poli de se mettre en tiers dans une conversation.

TASCO.

Il est bon celui-là ! Vous êtes de la ville, à ce qu'il me paraît ?

HIRON.

Vous auriez dû vous en appercevoir.

TASCO.

Oui, à votre air suffisant. Je suis du village, je ne suis pas poli, je n'aime pas qu'on parle de si près à ma maîtresse.

BETZI.

Qu'est-ce que tu dis, ta maîtresse ?

TASCO.

Oui, puisque je vous aime, et de l'ordre de notre maître encore.

BETZI.

Comme il ne m'a pas signifié ses volontés à cet égard, je ne t'aime pas encore.

TASCO.

Mais cela viendra, n'est-ce pas ?

BETZI.

En attendant, laisse-nous.

TASCO.

Laisse-nous : c'est bientôt dit. Quand je le voudrais, je ne le pourrais pas.

BETZI.

Qui t'en empêche ?

TASCO.

Ma jalousie. Ça me tient d'une force que cela fait trembler.

HIRON.

Je sais un moyen de vous guérir de votre jalousie.

TASCO.

Et comme quoi, s'il vous plaît ?

HIRON.

J'aime aussi Betzi, entendez-vous, Tasco ?

TASCO.

Tiens ! je m'en serais douté.

HIRON.

Et je crois que je ne lui suis pas indifférent.

TASCO.

Et je gage que non, moi.

BETZI.

Ne gage pas ; Tasco, tu perds tous tes paris.

TASCO.

C'est comme cela que vous voulez m'empêcher d'être jaloux ? Je sens que ça augmente, et le feu me monte au visage.

HIRON.

Ecoutez ; voilà ma recette. Pour savoir à qui Betzi demeurera, nous nous battrons, et je vous tuerai.

TASCO.

Et vous me tuerez ? C'est-il bien décidé cela ?

BETZI.

Mon cher Tasco, va-t-en : ne t'expose point à quelque malheur.

TASCO.

Il ne me tuera point.

HIRON.

Pardonnez-moi.

TASCO.

D'abord je ne me battrai point.

HIRON.

En ce cas-là, je vous battrai.

TASCO.

Je voudrais voir cela.

HIRON.

Si vous en êtes bien curieux....

BETZI, *passant au milieu.*

Laissez cet imbécille.

TASCO.

Imbécille ? pas tant. Il n'y a que les imbécilles qui se battent pour des femmes, et je ne me bats point pour elles. Mais notre dispute m'a fait oublier ce que j'avais à vous dire, en venant ici vous chercher de la part du Général qui vous demande.

HENRI, *à Betzi.*

Je vous baise les mains. — Adieu, Tasco.

TASCO.

Au diable : je n'aime point les querelleurs.

SCENE XIII.

TASCO, BETZI.

BETZI.

Je ne les aime pas non plus, et je te laisse.

TASCO, *la retenant.*

Un moment: écoutez-moi, et vous vous en irez après.

BETZI.

Veux-tu me parler encore de tes amours?

TASCO.

Il s'agit d'autre chose: le Général déjeûne ici, et comme une politesse en vaut une autre, que le Général sait vivre, il a prié notre maître et toutes les autres personnes d'ici, de venir à sa terre qui n'est qu'à un demi-quart de lieue de chez nous.

BETZI.

J'opine pour ce voyage.

TASCO.

S'ils s'en vont tous, qui est-ce qui gardera la maison?

BETZI.

Qui? toi, mon pauvre Tasco.

TASCO.

Avec vous?

BETZI.

Oh! non: je suis ma maîtresse.

TASCO.

Oui dà? eh bien! moi, je suivrai mon maître.

BETZI.

Je te conseille en amie de rester ici.

TASCO.

Je n'y tiendrais pas: l'ennui me tuerait dès que je ne vous verrais plus.

BETZI.

Et ta jalousie te feras mourir, si tu viens avec nous.

TASCO.

C'est vrai ; mais il ne tiendra qu'à vous que je n'en aye pas.

BETZI.

Cela n'est pas possible : je suis coquette.

TASCO.

A la fin, si vous me faites trop enrager, je sais bien le parti que je prendrai.

BETZI.

Quel parti ?

TASCO.

Je ferai une autre maîtresse : il y aura peut-être des connaissances dans ce pays-là.

BETZI.

Des connaissances ?... adieu, Tasco : si tu veux m'en croire, tu resteras ici ; car je ne prévois que des chagrins pour toi, si tu t'obstines à nous suivre.

SCENE XIV.

TASCO, *seul.*

Elle dit peut-être vrai ; mais c'est égal : je me résigne à tout. Ah ! mon dieu ! qu'on est donc bête quand on est amoureux ? Ces femmes ! plus ça vous rebute, plus ça vous acharne ; mais quand elle m'aura épousé... patience ! je ne dis mot ; mais, morbleu ! je prendrai ma revanche.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

BETZI, *seule.*

C'EST une chose singulière que les événemens de cette vie ! Ce matin nous étions trois personnes fort ennuyées dans notre solitude ; un petit accident arrive, tout change, et voilà six personnes bien heureuses. Le Général aime Isaure, Isabelle aime Henri, moi je ne hais pas Hiron : où tout cela nous menera-t-il ? je n'en sais rien. De l'amour d'un côté, des obstacles de l'autre : belle matière pour réfléchir ! n'anticipons point sur les événemens : nous sommes bien ici ; on parle de nous y retenir quelques jours, on prépare un bal pour ce soir : j'y danserai, ce sera toujours autant de pris.

SCENE II.

BETZI, TASCO.

TASCO.

C'EST encore moi.

BETZI.

Te trouverai-je par-tout ?

TASCO.

Ce n'est pas vous qui me trouvez : vous n'y pensez guère ; mais c'est moi qui vous cherche.

BETZI.

Nous nous sommes tant vus !

TASCO.

Je ne vous vois jamais assez.

BETZI.

L'air qu'on respire ici, opère sur Tasco : il devient galant.

TASCO.

C'est mon amour tout seul qui vous vaut cette politesse ; car je m'ennuie ici.

BETZI.

Tu es bien dégoûté.

TASCO.

On nous jouera quelque tour dans ce pays, si nous n'y prenons garde.

BETZI.

Quel tour ?

TASCO.

Ces gens-là convoitent le bien des autres.

BETZI.

Que veux-tu dire ?

TASCO.

Tout simple que je suis, je vois cela : le Général fait les doux yeux à Isaure, Isabelle en tient pour Henri : il n'y a pas jusqu'à cet escogriffe de tantôt qui ne se donne aussi les airs de vous en conter, et franchement tout cela me déplaît.

BETZI.

Je t'ai prévenu ; tu as voulu venir : c'est ta faute.

TASCO.

C'est bien plutôt la vôtre.

BETZI.

Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?

TASCO.

Vous ne devriez pas souffrir qu'ils vous le disent.

BETZI.

Si j'ai du plaisir à les entendre?

TASCO.

Est-ce que vous ne vous appercevez pas que cela me chagrine ?

BETZI.

Pour t'obliger, je ne serai pas impolie.

TASCO.

Je le serai, moi.

BETZI.

Tu n'en feras rien.

TASCO.

Vous verrez.

BETZI.

C'est tout vu.

TASCO.

Qu'il y vienne encore cet autre.

BETZI.

Il te demandera permission, n'est-ce pas ?

TASCO.

Je lui parlerai ferme.

BETZI.

Tu sais ce qu'il t'a promis ?

TASCO.

J'y ai pensé : je ne le crains pas.

BETZI.

Tu es trop plaisant.

TASCO.

Il n'y a pas là de quoi rire : Betzi, ma chère Betzi, je vous en prie à genoux, ne m'exposez pas à faire un malheur.

SCÈNE III.

BETZI, TASCO, HIRON.

HIRON, *frappant sur l'épaule de Tasco.*

A votre tour, ne vous dérangez pas.

TASCO.

C'est encore lui ? que vient-il faire là ?

HIRON.

Ce matin, chez vous, je causais avec Betzi, vous m'avez interrompu : je suis chez moi, et je prends ma revanche.

TASCO.

Ce matin, chez nous, vous avez fait l'insolent. C'est à mon tour à l'être.

BETZI.

Paix ! paix ! Tasco.

TASCO.

Paix vous-même ! Je suis en train.

HIRON.

Parlez-vous sérieusement ?

TASCO.

Très-sérieusement, et je vous défends de parler davantage à Betzi.

HIRON.

Ah ! ah ! Tasco !

TASCO.

Tasco est bâti comme cela, et si cela vous déplaît, j'en suis bien aise.

BETZI, *se mettant au milieu.*

Es-tu ivre ?

TASCO.

Non ; mais je suis jaloux, et je m'en vante. Il m'a dit qu'il me guérirait de cette maladie, et moi je dis qu'il ne m'en guérira pas.

HIRON.

Sans le respect que j'ai pour Betzi....

TASCO.

Jarni ! pas tant de respect. Il faut vuider ça tout de suite.

HIRON.

Vous n'avez pas d'épée ?

TASCO, *stupéfait.*

Ah ! ah ! est-ce qu'il faut que ça soit à l'épée ?

HIRON.

Je ne tue qu'avec cette arme.

TASCO.

Diable !

BETZI.

Ton courage te quitte.

TASCO.

Je n'ai jamais joué à ça, mais c'est égal. (*d'un ton résolu.*) A l'épée, morbleu ! à l'épée.

HIRON.

Je vais chercher la mienne ; je serai ici dans un quart-d'heure.

TASCO, *fièrement.*

J'y serai aussi, j'y serai.

BETZI, *à part, à Hiron.*

Est-ce tout de bon ?

HIRON, *à part, à Betzi.*

Soyez tranquille ; je ne lui ferai pas de mal. — Je vous salue, Tasco. — Permettez, charmante Betzi, que je vous offre la main.

TASCO.

Vous vous en allez avec lui ?

BETZI.

Tu es trop en colère pour que je m'expose à rester seule avec toi.

SCÈNE IV.

TASCO.

Je me suis bien montré, je suis content de moi. Quoique ça, l'épée, ça me gêne; je sens là un quelque chose; le cœur me bat. Ah! mon dieu! est-ce que j'aurais peur d'avance? courage, Tasco, courage! Si je pouvais me dédire? oh! non, non, on se moquerait de moi; et puis je lui en veux trop pour le craindre; voilà qui est fini: après tout, s'il me tue, tant pis pour lui, il sera plus embarrassé que moi. Oh! s'il avait voulu se battre à coups de poings, je crois qu'il n'en aurait pas été le bon marchand; j'étais en humeur de le rosser. Il faut avouer qu'il y a dans le monde de bien vilaines inventions!

SCENE V.

TASCO, GERNANCE.

GERNANCE.

Isaure est chez moi, et je ne puis jouir de sa présence. Mille importuns m'obsèdent. Eh! quand je la verrais, oserais-je lui avouer ce qu'elle m'inspire?

TASCO.

Voilà le Général.

GERNANCE.

Cette lettre contient l'aveu de ma flamme; à qui la confier?

TASCO.

Il me regarde.

GERNANCE.

Ce garçon est simple, naïf; il a accès auprès d'elle.

TASCO.

On dirait qu'il veut me parler.

GERNANCE.

Mon ami.

TASCO,

TASCO, *les premiers mots à part.*

Mon ami? il a besoin de moi. — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

GERNANCE.

Pourriez-vous parler en particulier à la belle Isaure?

TASCO.

Je lui parle quand je veux; elle n'est pas fière du tout, et puis c'est ma sœur de lait; ma mère était sa nourrice.

GERNANCE.

Faites-moi le plaisir de lui remettre ce billet.

TASCO.

J'y cours.

GERNANCE.

Prenez un moment où elle sera seule.

TASCO.

Seule? il y a donc du mystère?.... Ah! je vois ce que c'est?

GERNANCE.

Je vous récompenserai de votre discrétion. Recevez d'abord ce témoignage de ma reconnaissance. (*Il lui offre une bourse.*)

TASCO.

Mais....

GERNANCE, *lui mettant la bourse dans la main;*

Prenez.

SCÈNE V.

TASCO, GERNANCE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un domestique de votre futur beau-père, apporte des lettres qui exigent, dit-il, une prompte réponse.

GERNANCE.

Je vous suis. (*à part.*) Que répondre? Ah! belle Isaure; si j'avais lu dans votre cœur, je serais moins embarrassé.

SCENE VI.

TASCO, *seul.*

J'AI mal fait de me charger de cette commission. Le Général veut souffler Isaure à son cousin. Je gage qu'il cherche à l'engeoler avec de belles paroles. Je gage que c'est un billet d'amour qu'il m'a remis ; il me fait faire là un métier qui n'est pas trop honnête. Aussi il me paie bien. Avec des gens comme cela, s'il n'y a pas d'honneur à gagner, il y a du profit à faire, et je ne m'étonne plus si tant de mauvais sujets se fourrent auprès d'eux ; mais moi, je suis du village ; je lui rendrai son argent : le bien mal acquis ne m'a jamais tenté. Cependant, comment faire ? si je ne rends pas le billet, je suis chez lui ; il pourrait bien en agir avec moi d'une façon brutale : je suis dans un fier embarras ! j'aurais besoin d'un bon conseil, à qui le demander ? il n'y a peut-être pas un honnête homme dans toute la maison.

SCENE VII.

GERMOND, TASCO.

GERMOND.

QUE fais-tu là ?

TASCO.

Vous venez à propos.

GERMOND.

Pourquoi ?

TASCO.

Pour me donner un conseil.

GERMOND.

Un conseil ?

TASCO.

Et sur une affaire qui vous touche sans doute plus que moi.

GERMOND.

Parle ?

TASCO.

Le Général vient de me donner cette bourse.

GERMOND.

Quel rapport puis-je avoir avec le présent qu'il t'a fait?

TASCO.

Tenez, dans ce monde, il y a des gens qui ne donnent rien pour rien.

GERMOND.

Tu m'impatientes!

TASCO.

Et si ce qu'il m'a demandé était bien, il ne m'aurait pas donné cet or; on n'a pas besoin de payer une personne, pour l'engager à faire une bonne action.

GERMOND.

Pourquoi ces soupçons injustes?

TASCO.

Voyez-vous ce billet?

GERMOND.

Eh bien! ce billet? finis donc.

TASCO.

C'est un billet d'amour qu'il m'a dit de rendre en cachette à votre nièce.

GERMOND, *à lui-même.*

Il est donc vrai?

TASCO.

Il en est amoureux: est-ce que vous ne vous en étiez pas apperçu?....

GERMOND, *sévérement.*

Tu te trompes, Tasco.

TASCO.

Vous croyez?

GERMOND.

J'en suis sûr.

TASCO.

En ce cas, je vais donc rendre la lettre. Voilà ma conscience en repos.

GERMOND.

Reviens.

TASCO.

Que ferai-je ?

GERMOND.

Donne-moi cette lettre.

TASCO.

La voilà.

GERMOND.

Non, garde-là. Je n'ai aucun droit sur les secrets de Gernance.

TASCO.

Qu'en ferai-je donc ?

GERMOND.

Il t'a dit de la rendre en secret à Isaure ?

TASCO.

C'est ce qu'il m'a le plus recommandé.

GERMOND.

Eh bien ! vas trouver le Général. Tu n'as pas vu Isaure ?

TASCO.

Non.

GERMOND.

Tu ne mentiras pas au Général, en lui disant que tu n'as pas rencontré ma nièce, et tu lui rendra la lettre qu'il t'a remise.

TASCO.

Cette idée ne me serait pas venue.

GERMOND.

Ne parle à personne de ce que tu viens de me dire ?

TASCO.

Je sens la conséquence ; je cours rendre au Général et son billet et son argent. Voilà une affaire finie ; il m'en reste une autre à terminer.

GERMOND.

Quoi donc ?

TASCO.

Ça ne regarde que moi. C'est une bagatelle ; pourtant si je m'en tire, je serai bien heureux.

SCÈNE VIII.

GERMOND, *seul.*

C'EST donc à l'amour que Gernance a conçu pour ma nièce, que je dois les prévenances et les égards dont il m'accable. Crédule que j'étais! sur quelques mots qui lui étaient échappés, je me flattais d'arracher à la ligue des tyrans, un jeune homme plein d'honneur et de courage, qui n'est point coupable encore, mais qui peut le devenir; j'avais pris le change sur ses discours. Ce que je viens d'apprendre, m'éclaire entièrement. Je tremble qu'Isaure ne partage ses sentimens. Il m'en coûterait de déchirer son cœur; mais je ne souffrirai jamais qu'elle s'unisse au sort d'un Français, assez aveugle pour se ranger au nombre des ennemis de sa Patrie.

SCENE IX.

GERMOND, HENRI.

GERMOND.

HENRI?

HENRI.

Mon père.

GERMOND.

Dès l'instant que vous avez pu penser, j'ai cherché à vous inspirer l'amour de la vertu.

HENRI.

Vos leçons, mon père, ont germé dans mon cœur.

GERMOND.

J'ai voulu que mon fils fût mon ami.

HENRI.

Vous ne seriez pas mon père, que je vous eusse estimé et chéri. Ah! combien n'ajoute pas encore aux sentimens que vous inspirez à tout le monde, mon respect et ma tendresse filiale!

GERMOND.

J'ai besoin que vous m'ouvriez votre ame ; répondez à mes questions avec franchise.

HENRI.

J'ai la dissimulation en horreur.

GERMOND.

Aimez-vous Isaure ?

HENRI.

Après vous, elle est ma plus tendre amie.

GERMOND.

Vous allez l'épouser ?

HENRI.

Vous me l'avez ordonné.

GERMOND.

Cet ordre vous coûte-t-il ?

HENRI.

J'obéirai, mon père.

GERMOND.

Je vous entends ; et Isaure ?

HENRI.

Vous la verrez également soumise à vos volontés.

GERMOND.

Je me suis donc trompé, lorsque j'ai cru que l'amour unissait vos deux cœurs ?

HENRI.

L'amitié seule nous unit.

GERMOND.

Je n'exigerai point que vous me fassiez le sacrifice de votre bonheur.

HENRI.

Votre bonté pour moi est sans bornes !

GERMOND.

Gernance aime Isaure.

HENRI.

Vous le savez, mon père ?

GERMOND.

Mon devoir m'ordonne de m'opposer à cet amour.

HENRI.

N'accusez point ma cousine, c'est involontairement qu'elle partage les sentimens de Gernance.

GERMOND.

Que m'apprenez-vous ?... Elle l'aimerait?

HENRI.

N'en redoutez rien : pénétrée de vos bontés, soumise à vos moindres desirs, il n'est point de sacrifices que vous n'obteniez de sa tendresse et de sa reconnaissance.

GERMOND.

Gernance avec des vertus, Gernance avec l'amour de la la Patrie, eût été digne de mon Isaure ; je l'eusse préféré sans fortune, à ces bas courtisans d'un despote imbécille, à ces hommes sans cœur, qui, sacrifiant leur intérêt le plus cher, fermant les yeux à la raison, soumis à des préjugés ridicules, croient accabler un peuple généreux et le charger de ces mêmes fers, dont une servile habitude et leur ignominie les empêchent de sentir le poids déshonorant.

HENRI.

Ah ! mon père, partons, partons sans délai ! Gernance, enivré d'orgueil, ébloui par l'éclat de son rang, n'a plus rien du sang de ses ancêtres. Il me parlait, il n'y a qu'un instant, avec une sorte d'enthousiasme, des lauriers qu'il espère cueillir en servant la tyrannie. J'ai eu peine à contenir mon indignation ; j'ai senti que j'étais Français, j'ai été sur le point d'oublier qu'il est encore mon Général, qu'il est... (*à part.*) Qu'allais-je dire ?... Arrachez-moi de ce séjour, il peut m'être trop funeste ; partons sans rien dire... Jamais je n'obtiendrai de Gernance, la démission de l'odieux emploi que j'occupe : j'ai horreur de porter les couleurs des tyrans.

GERMOND.

Vous les quitterez bientôt, mon fils, pour porter celles de la Liberté ; depuis long-temps elles sont sur mon cœur : prenez cette cocarde nationale, qu'elle passe sur le vôtre.

HENRI.

Non, je veux en parer mon front avec orgueil !... (*arrachant sa cocarde*) ; je foule à mes pieds cette enseigne de la servitude : depuis que je sais qui je suis, j'ai pris un nouvel être, je sens mon ame s'agrandir.

GERMOND.

Henri, cet éclat est inutile; vous vous perdriez sans fruit: écoutez les conseils de la prudence. Elevé par un père orgueilleux et dur, Gernance cède aux préjugés de l'éducation ; mais son ame est grande et généreuse . personne, jusqu'à ce jour, ne lui a fait entendre le langage de la vérité. Je conserve l'espérance de rendre à la mère commune un enfant égaré, mais qui peut devenir encore digne d'elle. Secondez mes projets : j'ai promis de rester deux jours ici ; pendant ce court espace de tems, montrez, pour obtenir votre cousine, le même empressement que vous auriez, si l'amour vous parlait en sa faveur : ayez toutes les assiduités d'un amant, feignez-en la jalousie. J'ordonnerai à Isaure, d'avoir avec Gernance la plus grande retenue jusqu'au moment de notre départ. Je ne veux pas que l'espoir de posséder ma nièce ait aucune part au sacrifice que j'exigerai de Gernance. Il est Français ; la voix de sa Patrie doit seule parler à son cœur : celui qui, en la servant, ambitionne d'autre gloire que celle d'avoir rempli son devoir, est indigne de défendre une aussi belle cause.

HENRI.

Ah ! mon père, qu'exigez-vous de moi ? Si vous lisiez dans mon cœur ?

GERMOND.

Quoi ! mon fils balance entre ce qu'il doit à l'honneur et de vaines considérations !

HENRI.

Non, mon père, je ne balance pas, et je vous jure...

GERMOND.

Je n'exige point de sermens de mon fils, et je le quitte convaincu qu'il n'est rien qu'il ne fasse pour être utile à son pays.

SCÈNE X.

HENRI, *seul.*

Quelque rigoureux que soit l'ordre que vient de me donner mon père, je ne puis ni le blâmer, ni m'en plaindre; il ne me force point d'épouser Isaure que je ne pourrais rendre heureuse, puisqu'un autre règne sur son cœur, et si mon amour pour Isabelle est sans espoir, il m'est au moins permis de l'adorer en silence. Ah! dieux! c'est elle, cachons-lui ce que mon cœur éprouve.

SCÈNE XI.

HENRI, ISABELLE.

ISABELLE.

Que faites-vous donc tout seul? la compagnie était rassemblée dans mon appartement, j'aurais été charmée de vous y voir paraître. Chacun vante votre courage, votre dévouement généreux. Si vous vous dérobez aux éloges, il ne faut pas vous dérober à ma reconnaissance.

HENRI.

On attache trop de prix à une action que tout autre eût pu faire comme moi.

ISABELLE.

Elle eût peut-être été moins remarquée dans un autre. On ne choisit pas son bienfaiteur dans une semblable rencontre; mais l'amitié que j'ai conçue pour votre charmante cousine, notre voisinage, votre honnêteté, l'estime qu'inspire votre père! tout fait que j'aime à vous devoir cette obligation, et me fait desirer que cet événement rapproche deux familles qui sont faites pour se rechercher.

HENRI.

Je souhaite que le sort me procure des occasions plus brillantes de vous prouver mon zèle

ISABELLE.

Je n'en doute pas; quand un danger est passé, il est naturel de s'en réjouir : je donne ce soir un bal, je vais en ordonner les préparatifs; mon frère a décidé que nous l'ouvririons ce soir tous les deux.

HENRI.

Vous et moi?

ISABELLE.

Cependant, je ne prétends pas vous imposer la moindre gêne; à votre âge, tout est plaisir ou privation, je ne veux causer de la jalousie à qui que ce soit. On vient de m'instruire qu'à votre dernier voyage à Edimbourg, vous y vîtes une jeune personne, et que vous avez juré de l'aimer toujours.

HENRI.

Qui peut vous avoir dit le sécret de mon cœur?

ISABELLE.

On ne m'a donc point trompée?

HENRI.

Ah! trop d'obstacles s'opposent à mon bonheur.

ISABELLE.

Êtes vous aimé?

HENRI.

Je n'ai point conçu cet espoir téméraire.

ISABELLE.

Vous n'avez donc pas dit que vous aimiez?

HENRI.

Que je suis loin d'oser proférer cet aveu!

ISABELLE.

Un amour aussi délicat n'a rien d'offensant pour celle qui en est l'objet.

HENRI.

Des circonstances cruelles, un serment fatal que l'honneur et le devoir ont dicté....

SCÈNE XII.

GERMOND, *dans le fond*, HENRI., ISABELLE.

ISABELLE.

Je ne vous conçois point; mais si vous n'osez parler, il est des interprètes muets qui, au défaut de la voix, peuvent me faire connaître un secret que l'intérêt que je prends à votre bonheur, me rend jalouse de pénétrer; je vous parais curieuse, mais le motif de ma curiosité m'excuse : la personne que vous aimez est-elle en ces lieux ?

HENRI, *troublé.*

Oui !

ISABELLE.

Elle sera donc du bal que je prépare?

HENRI, *plus troublé.*

Je... je crois qu'elle y sera.

ISABELLE.

Et j'espère la connaître.

HENRI.

Par quel moyen ?

ISABELLE.

Il est tout simple : recevez cette rose ; une fleur s'offre sans conséquence et se reçoit de même : présentez-la à celle à qui votre timidité vous empêche de faire un aveu qui, peut-être, ne l'eût pas offensée.

HENRI.

Que la rose reste entre vos mains.

ISABELLE.

Oh ! non : je veux que cette fleur me découvre ce que votre délicatesse s'obstine à me taire : si je garde la rose, elle ne m'apprendra rien.

HENRI.

A quelle épreuve me mettez-vous ?

ISABELLE.

Je vous quitte : mais souvenez-vous qu'il faut que le signe que je laisse en vos mains m'apprenne votre secret, et que quelle que soit la personne à qui je la verrai, j'emploierai tous mes efforts pour vous obtenir et son cœur et sa main. (*Germond s'est retiré pendant le couplet de sortie d'Isabelle : on le voit au fond du jardin qui la suit des yeux ; il vient ensuite auprès de son fils.*)

SCÈNE XIII.

HENRI, *seul.*

ELLE s'échappe, et la rose reste entre mes mains : mille fois j'ai été sur le point de me trahir, de tomber à ses pieds. La promesse que j'ai faite à mon père, m'a retenu : quand je ne l'aurais pas faite, cette promesse, eussé-je pu triompher de ma timidité ? Ah ! pourquoi ces aveux, si faciles à la galanterie qui trompe, coûtent-ils tant à l'amour véritable ? Si j'obéis à Isabelle, n'ai-je point à redouter les reproches de mon père ? si je n'use point du moyen ingénieux qu'elle vient de m'offrir, elle se croira méprisée.

SCÈNE XIV.

GERMOND, HENRI.

GERMOND.

ISABELLE vous quitte.

HENRI.

O ciel !

GERMOND.

J'ai entendu votre conversation, et je devine votre embarras.

HENRI.

Eh bien ! mon père, ne suis-je pas à plaindre ? quel parti dois-je prendre ?

GERMOND.

Vous hésitez ?

HENRI.

J'aime ; je suis aimé peut-être.

GERMOND.

Oubliez-vous la promesse que j'ai reçue de vous ?

HENRI.

Plutôt mourir.

GERMOND.

Résolvez-vous.

HENRI.

Daignez être mon guide : ne craignez pas de déchirer mon cœur !

GERMOND.

Je puis compter sur votre fermeté ?

HENRI.

Je cacherai ma faiblesse à tous les yeux, hors aux vôtres, mon père.

GERMOND.

Il m'en coûte de vous affliger ; mais il le faut : envoyez cette rose à votre cousine.

HENRI.

Mais Isabelle va me haïr, me mépriser peut-être.

GERMOND.

Si Gernance se rend à mes vœux, je lui donne Isaure. Votre fortune vous permet d'obtenir la main d'Isabelle : votre soumission aux ordres de votre père, vous rendra plus estimable à ses yeux.

HENRI.

Mais pourquoi tromper Isabelle ?

GERMOND.

Si Gernance reste au nombre de nos ennemis, votre union avec Isabelle devient impossible : voudriez-vous donner le doux nom de frère à l'homme que vous pourriez rencon-

trer dans les rangs des satellites des despotes, et à qui votre devoir vous ordonnerait d'arracher une coupable vie?

HENRI.

Vous avez raison, mon père; mais plutôt que ne m'avez-vous ordonné de courir au milieu des combats, d'affronter une mort certaine, j'eusse obéi avec joie. Je sens avec dépit quel empire l'amour a sur mon cœur, et je m'indigne de ma faiblesse.

GERMOND.

Vous la surmonterez, mon fils. Celui qui aime véritablement sa Patrie, ne calcule point les sacrifices qu'il lui fait.

HENRI.

Eh bien! mon père, eh bien! vous verrez si je suis digne de vous, si vos leçons ont germé dans mon cœur.

GERMOND.

Viens, mon fils, que je te presse contre mon sein, tu sentiras bientôt que quelque pénible que soit un devoir, la satisfaction intérieure que l'on éprouve de l'avoir rempli, est encore au-dessus des peines qu'il nous coûte.

SCENE XV.

GERMOND, HENRI, TASCO.

TASCO, *sans les voir.*

VOICI le moment du rendez-vous. Si cet autre ne venait pas, ce serait sa faute: ah! le voilà; non, c'est mon maître et son fils.

HENRI.

Voici Tasco.

GERMOND.

Charge-le de ton message.

HENRI.

Tasco, as-tu vu ma cousine?

TASCO.

Elle se promène par là-bas avec Isabelle.

HENRI.

Donne à ma cousine cette rose de ma part.

GERMOND.

Fais ensorte de la lui rendre en présence d'Isabelle.

TASCO.

Il serait plus poli de leur en envoyer une à chacune d'elles : il n'en manque pas dans ce jardin.

GERMOND.

Fais ce qu'on te dit : saisis l'instant où elles seront seules.

TASCO.

Oh ! elles ne se quittent guère.

GERMOND.

Tant mieux !

HENRI.

Quoi ! mon père, vous voulez ?...

GERMOND.

Sortons, mon fils ; ton cœur est prêt à te trahir : souviens-toi que tu m'as promis de cacher ta faiblesse à tous les yeux. Ton père est ton ami, il ne t'en fera point de reproche ; mais il va t'aider à en triompher.

SCENE XVI.

TASCO, *seul.*

ALLONS, me voilà seul ; si cet escogrif vient, il n'y a pas moyen de s'en dédire. C'est terrible de se battre quand une fois la colère est passée. Mais cet autre n'est peut-être pas plus tranquille que moi : on ne va pas là comme à la noce. Après tout, ce n'est qu'un homme comme moi, et deux hommes se valent. Un poltron est à demi-battu, et il faut que je me mette dans la tête que c'est lui qui est le poltron : qu'est-ce que je lui dirai en le voyant ? je lui parlerai ferme,

Ah ! vous voilà, maître impertinent; j'en suis bien aise : — ne pourrait-on pas s'arranger à l'amiable ? — non, vous m'avez manqué, vîte l'épée à la main. Une, deux : vous reculez ? — ah ! mon cher Tasco : — il n'y a pas de cher Tasco ici; quand on est au bal, c'est pour danser. Pan ! pan ! pan ! voilà comme on corrige les insolens. Morbleu ! je suis content de moi : me revoilà en train ; il peut venir à cette heure, je le menerai dur. Ah ! ah ! (*il pousse des bottes.*)

SCENE XVII.

TASCO, HIRON.

HIRON, *lui frappant sur l'épaule.*

COURAGE, mon cher Tasco, courage.

TASCO.

C'est vous ? tant mieux !

HIRON.

Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

TASCO.

Il n'y a pas de quoi.

HIRON.

Êtes-vous prêt ?

TASCO.

Vous le voyez bien.

HIRON, *à part.*

Il se battrait vraiment, et je ne veux pas lui faire de mal.

TASCO.

Eh bien ! j'y suis.

HIRON.

Attaquez.

TASCO.

J'attends.

HIRON.

Vous n'êtes pas en garde.

TASCO.

TASCO.

Comment donc faut-il se tenir?

HIRON.

Comme moi : permettez que je vous place ; appuyez sur la hanche gauche, ployez le bras a la saignée, rentrez le genou.

TASCO.

Je vas tomber.

HIRON.

Mais, mon ami, je vous tuerai, si vous êtes si mal-adroit.

TASCO.

J'en serais fâché.

HIRON.

Et moi aussi, d'honneur!

TASCO.

Essayons une fois, pour semblant, avec l'épée dans le fourreau.

HIRON.

Volontiers : remettez-vous comme je vous ai dit.

TASCO.

M'y voilà : je pousse.

HIRON.

Je pare à mon tour; vous êtes touché.

TASCO.

Haie! je le sens bien.

HIRON.

Vous seriez mort, si l'épée eût été nue.

TASCO.

Si vîte?

HIRON.

Pas d'autre cérémonie.

TASCO.

Ce jeu-là ne vaut rien pour moi : écoutez, faisons mieux, battons-nous à coups de poings.

HIRON.

Vous me battriez à ce jeu-là, et je serais un sot de m'y hasarder.

TASCO.

Je suis donc un sot de me battre à l'épée ?

HIRON.

Cela prouve que vous avez du cœur.

TASCO.

Cela prouve donc aussi que vous n'en avez pas, puisque vous voulez vous battre à jeu sûr.

HIRON.

Vous voyez bien que je ne profite pas de mes avantages : ce n'est pas ma faute si vous ne savez pas manier l'épée ; en eussiez-vous agi de même, si l'affaire se fût vuidée à coups de poings ?

TASCO.

Je crois que non, si j'avais été le plus fort.

HIRON.

Je suis donc plus généreux que vous ?

TASCO.

Je crois que oui ; mais puisque vous êtes un honnête homme, apprenez-moi comment il faut faire, et quand je serai savant, nous nous battrons.

HIRON.

Je le veux bien : venez me voir demain matin, je vous donnerai une leçon, et nous déjeûnerons ensemble.

TASCO.

A ce jeu-là, je suis fort ; et, le verre à la main, je n'ai pas peur de vous.

HIRON.

C'est ce qu'il faudra voir. Adieu, mon brave ; j'espère que vous serez fidèle au rendez-vous ?

TASCO.

Puisque je suis venu à celui-ci, vous pouvez bien croire que je ne manquerai pas à l'autre ; mais vous êtes un brave

homme, et je vois que nous allons devenir une paire d'amis. Après tout, si vous plaisez mieux que moi à Betzi, c'est à elle plutôt qu'à vous que je dois m'en prendre : voilà qui est fini, nous n'aurons plus querelle ensemble sur ce sujet. Oui, notre maître a raison de le dire : il n'y a pas plus de gloire à se battre pour une femme qui ne vous aime point, qu'il n'y en a à se battre pour un roi qui ne vous en a pas d'obigation.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente le jardin.

SCENE PREMIÈRE.

ISAURE, ISABELLE.

ISABELLE.

VOTRE oncle a tort de vouloir vous sacrifier : quels que soient ses principes, je me charge de lui faire entendre raison : vous m'avez ouvert votre cœur avec ingénuité, et je n'attends qu'un message d'une personne qui vous intéresse pour m'ouvrir entièrement à vous.

SCÈNE II.

TASCO, ISAURE, ISABELLE.

TASCO, *la rose à la main.*

JE vous demande la permission de vous interrompre.

ISABELLE.

Approchez, mon ami.

TASCO.

C'est une commission dont on m'a chargé.

ISABELLE, *à part.*

Je respire.

TASCO.

Voici une rose que votre cousin m'a dit de vous remettre.

ISABELLE, *à part.*

Ah ! ciel !

ISAURE.

A moi ?

TASCO.

A vous-même.

ISABELLE, *à part.*

Ma rougeur me trahit.

ISAURE.

Que signifie cette galanterie ?

ISABELLE, *à part.*

Sortons : je n'en puis plus.

SCÈNE III.

TASCO, ISAURE.

TASCO.

C'EST que votre cousin sait que vous aimez les roses. Ah ça, dites bien à votre oncle que c'est à vous-même que j'ai remis cette fleur ; il me l'a recommandé : votre amie peut rendre témoignage... Qu'est-elle donc devenue ?

ISAURE.

Pourquoi me quitter si brusquement ?

TASCO.

Ma foi, je n'en sais rien ; c'est peut-être moi qui l'ai fait sauver : je m'en vas ; elle reviendra peut-être quand je n'y serai plus.

SCÈNE IV.

ISAURE, *seule.*

Que veut dire ce cadeau de Henri, l'ordre de mon oncle, la fuite d'Isabelle ? Je ne sais que penser ?

SCENE V.

GERNANCE, ISAURE.

GERNANCE.

Elle est seule : j'éprouve en sa présence un trouble involontaire. Ah ! je le sens : j'aime pour la première fois.

ISAURE.

C'est Gernance ; je n'ai pas le courage de l'éviter : il le faut, fuyons.

GERNANCE.

Arrêtez, belle Isaure : me feriez-vous l'injure de me craindre ?

ISAURE.

Si l'on nous voyait ensemble, on pourrait mal interpréter une rencontre que le hasard à seul produite. J'étais ici avec votre sœur.

GERNANCE.

Ne me privez pas d'un entretien particulier, que je désirais et que je n'espérais pas obtenir.

ISAURE.

Permettez que je me retire.

GERNANCE.

De grace, daignez m'écouter.

ISAURE.

Que pouvez-vous avoir à m'apprendre ?

GERNANCE.

Cette question m'interdit : elle me fait trop voir que votre cœur ne répond pas au mien. Belle Isaure, si je vous offense en vous aimant, cette offense est involontaire.

ISAURE.

Vous m'aimez ?

GERNANCE.

C'est un sentiment que je partage avec tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître.

ISAURE.

Je ne puis vous écouter sans crime.

GERNANCE.

Sans crime ? Qu'a donc de coupable l'aveu que je viens de vous faire ?

ISAURE.

Bientôt je serai l'épouse de mon cousin.

GERNANCE.

Et vous l'aimez ?

ISAURE.

Une tendre amitié nous unit dès l'enfance.

GERNANCE.

Ah ! que j'envie le sort du trop heureux Henri !

ISAURE.

Vous m'étonnez !... vous allez épouser la jeune Amélie ?

GERNANCE.

Jamais.

ISAURE.

Vous rompriez un hymen projetté ?

GERNANCE.

Puis-je disposer d'une main que le cœur ne suivrait pas ? En épousant Amélie, je cédais comme elle sans penchant à des convenances de fortune, à de vils intérêts qui ne donnent pas le bonheur. En m'unissant à vous, j'assurerais ma félicité et peut-être la vôtre. Je sens que mon sort va dépendre d'un mot. J'aime avec violence : je hais tout ce qui n'est pas vous. Je ne vous dirai point : sacrifiez-moi

Henri ; on ne commande point à l'amour. Si votre cœur ne vole point au-devant de l'hymen qu'on vous propose ; si l'erreur ou l'autorité seule de votre oncle vous contraint à ces nœuds, daignez me l'avouer ; je lui dirai ce que vous n'osez lui dire peut-être ; c'est un homme juste, généreux, j'obtiendrai de lui qu'il n'exige point de vous un douloureux sacrifice. Parlez, parlez, je vous en conjure par cette main que je presse, par cette main que je préfère à tous les trésors du monde.

SCÈNE VI.

GERNANCE, HENRI, ISAURE.

HENRI.

C'est à regret que je trouble un entretien si doux pour vous deux peut-être ; mais un rigoureux devoir et l'honneur m'en imposent la loi.

GERNANCE.

Je m'étonne de votre procédé. De quel droit osez-vous interpréter mes intentions ?

HENRI.

Vous parliez d'amour à Isaure.

GERNANCE.

Êtes-vous donc le seul qui puissiez lui adresser votre hommage ?

HENRI.

Je l'aime ; elle m'est promise, et j'ai juré de défendre mes droits au péril de ma vie.

GERNANCE.

Pensez-vous m'effrayer par vos menaces ? Songez-vous que, dans l'état où nous sommes l'un et l'autre, votre provocation est un crime ?

ISAURE, *à part.*

Ah, ciel !

HENRI.

Je sais que dans les rangs, mon devoir est de vous obéir ;

mais ici, je suis votre égal. Je ne compose point avec l'honneur, et je ne souffrirai point que vous portiez la moindre atteinte au mien. Suivez-moi, Isaure.

GERNANCE.

Je ne souffrirai point à mon tour que vous lui fassiez la moindre violence : je vous ordonne de vous retirer. Le ton que vous osez prendre avec moi, avec votre cousine surtout, ne vous convient nullement. Vous n'êtes point son époux encore.

HENRI.

Mes droits sont au moins plus assurés que les vôtres, et l'homme assez coupable pour s'armer contre sa Patrie, est indigne d'aspirer à sa main.

GERNANCE.

De quel droit osez-vous me tenir ce langage outrageant ?

HENRI.

Vous le méritez : l'indignation me l'arrache.

GERNANCE.

Si vous ajoutez un seul mot...

HENRI.

L'esclave des tyrans n'imposera jamais silence à l'homme libre.

GERNANCE.

Téméraire ! ce n'est pas vainement que tu m'auras bravé.

HENRI.

Tu légitimes ma défense, et je vais te punir.

ISAURE, *au milieu.*

Arrêtez, Henri, arrêtez.

SCENE VII.

GERNANCE, ISAURE, HENRI, GERMOND.

GERMOND.

Dieux ! que vois-je ?

GERNANCE.

Un insensé qui ose s'armer contre son Général !

HENRI.

Il est permis de se défendre contre un injuste agresseur.

GERNANCE.

Vous l'entendez ? Je sors pour ne point céder aux mouvemens d'un courroux que je retiens à peine. Germond, je le remets sous votre garde ; vous m'en répondez ; le conseil de guerre va s'assembler à l'instant ; il prononcera sur son sort.

SCENE VIII.

ISAURE, HENRI, GERMOND.

GERMOND.

Qu'avez-vous fait, mon fils ?

HENRI.

Je vous obéissais : j'ai rempli mon devoir. L'aspect d'un traître, son orgueil, sa haine contre son pays m'ont égaré sans doute ; j'ai trop cédé peut-être à des mouvemens que je n'ai pu contenir.

GERMOND.

C'est vous, Isaure, qui attirez sur nous cet orage fatal !

HENRI.

Ce reproche est injuste : Isaure est innocente.

ISAURE.

Ah ! mon oncle, avez-vous pu me soupçonner d'avoir

donné lieu par ma faute, à une scène cruelle, que je n'ai pu ni prévoir, ni prévenir?

GERMOND.

Pardonne, ma chère Isaure, à la tendresse alarmée d'un père, l'involontaire outrage qu'elle t'a fait : c'est moi seul qui ai creusé le précipice où nous sommes tombés ; je ne m'en repens point : la voix de mon pays me l'ordonnait. Mais cessons de craindre : Gernance est généreux, son ame est grande ; la jalousie l'emporte loin de soi, la raison le rendra bientôt à des sentimens plus justes. Quel que fût son courroux, vous l'avez vu, mon fils, il a voulu que les loix seules prononçassent. Dans un gouvernement que l'influence fatale d'un ministère corrupteur a rendu despotique, l'autorité qu'il a entre les mains lui permettait de vous punir : il ne l'a point fait. Cet hommage qu'il a rendu à un pouvoir qu'il reconnaît au-dessus du sien, me rassure. Je ne renonce point à l'espoir de le rendre à sa Patrie. Cet événement va me fournir le moyen d'attaquer son cœur, sa justice, sa probité, avec plus de force encore. Suivez-moi, Isaure; je vous laisse pour quelques instans. Henri, je compte sur votre courage, et quelle que soit l'issue de cette affaire, vous me prouverez que vous êtes digne d'être mon fils.

SCENE IX.

TASCO, HENRI.

TASCO.

Ah, mon cher maître ! sauvons-nous ; tout est perdu.

HENRI.

Que veux-tu dire?

TASCO.

J'ai vu le Général tout-à-l'heure : il était tout rouge de colère ; il a dit devant moi au capitaine de garde : arrêtez Henri, conduisez-le dans la tour.

HENRI.

Eh bien ! je me soumets à mon sort.

TASCO.

Ce n'est pas là ce qu'il faut faire : vous n'avez donc pas vu cette tour? elle est vieille, vieille ! haute, haute ! des petits trous pour fenêtres, avec de gros barreaux en croix et des murailles noires et épaisses ! ça fait frémir d'y penser ! n'allez pas là, mon maître, fuyez avec moi, par ce petit sentier ; les murs du jardin sont bas, nous les franchirons sans peine. D'un saut nous voilà dans la forêt, les soldats sont campés à gauche, nous prendrons par la droite, nous avons de bonnes jambes, et zeste dans un demi-quart-d'heure nous sommes à la maison ; nous montons chacun sur un bon cheval et nous sommes bientôt hors de prise. Qui sera sot? ce sera le Général : mais il n'y a pas de temps à perdre ; venez, venez.

HENRI.

Je te remercie de ton attachement, mais je ne puis suivre ton conseil.

TASCO.

Ah ! mon dieu, il faut être fou pour se laisser mettre en prison, quand on a sa belle pour s'échapper.

SCÈNE X.

TASCO, HENRI, ISABELLE.

ISABELLE.

Vous m'avez sauvé la vie, et je viens à votre secours.

TASCO.

Voilà une brave personne.

ISABELLE.

Egaré par sa jalousie, mon frère a donné l'ordre de vous arrêter.

TASCO.

Oh ! ça, c'est vrai, je l'ai entendu.

ISABELLE.

Le repentir succédera bientôt à cet emportement. Laissez-moi la gloire de lui avoir épargné une injustice; c'est lui qui vous a provoqué. Eloignez-vous pour quelques instans, je vous en conjure : demain, j'en réponds, demain ce Gernance qui vous persécute, vous rappellera lui-même et vous pressera contre son sein.

TASCO.

C'est parler, cela !

HENRI.

Mon cœur est pénétré de vos boutés ; c'est en les refusant que je m'en rendrai digne.

TASCO, *à part.*

Toujours obstiné.

ISABELLE.

Vous ne voulez point, Henri, que je m'acquitte envers vous ?

HENRI.

Exigez-vous que je trahisse des devoirs que l'honneur m'impose ? Mon père a répondu de moi; je suis prisonnier sur sa parole.

ISABELLE.

Mon frère, en donnant l'ordre de s'assurer de votre personne, vous a dégagés l'un et l'autre de votre parole.

TASCO.

Il n'y a pas le plus petit mot à répondre à cela.

HENRI.

Il m'est affreux de vous désobéir ; disposez de ma vie, elle vous appartient; mais le sacrifice que vous exigez n'est pas en ma puissance.

TASCO.

Miséricorde ! voilà les soldats qui viennent pour l'arrêter.

SCENE XI.

TASCO, LE CAPITAINE, HENRI, ISABELLE, quatre Soldats.

LE CAPITAINE.

Je remplis à regret un devoir pénible.

HENRI.

Il suffit, je cède sans murmurer au pouvoir qui m'opprime; mais, quoique l'on ordonne de moi, généreuse Isabelle, le souvenir de l'intérêt que vous avez daigné prendre au sort d'un malheureux, vivra dans son cœur jusqu'au dernier moment de sa vie.

SCENE XII.

TASCO, ISABELLE.

TASCO.

Est-ce possible, une chose comme celle-là?

ISABELLE.

Courez après le Capitaine, prenez-le en particulier, dites-lui que je veux lui parler tout de suite: allez.

TASCO.

De tout mon cœur!

SCENE XIII.

ISABELLE, *seule*.

Je dois, je veux sauver Henri, la reconnaissance me l'ordonne; je veux qu'il soit libre, je veux qu'il soit heureux, fût-ce avec ma rivale.

SCENE XIV.

ISABELLE, LE CAPITAINE, TASCO.

ISABELLE.

Vous aimez mon frère?

LE CAPITAINE.

Je lui dois tout.

ISABELLE.

Epargnez-lui une horrible injustice : aveuglé par la colère, il vous a commandé d'arrêter Henri, bientôt il révoquera cet ordre, sauvez-lui le remords d'avoir commis une action qui le forcerait à rougir de lui-même : conduisez Henri hors de cette enceinte, vous lui direz que le Général se borne à lui enjoindre de garder les arrêts dans sa maison.

LE CAPITAINE.

Vous connaissez la rigueur de la discipline militaire.

ISABELLE.

Irais-je vous exposer à encourir des reproches, si je n'étais pas sûre du cœur de mon frère ! Soyez assuré qu'il vous remerciera de vous être rendu à ma prière.

LE CAPITAINE.

Puisque l'intérêt de la gloire de votre frère l'exige, je m'expose à tout pour lui prouver mon zèle.

SCENE XV.

ISABELLE, TASCO.

TASCO.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! je pleure de joie !... si toutes les belles personnes vous ressemblaient, je voudrais qu'il n'y eût que des belles personnes au monde.

SCENE XVI.

ISABELLE, GERNANCE, TASCO.

ISABELLE.

Eh bien, mon frère, êtes-vous satisfait?

GERNANCE.

Outragé par mon rival et par mon rival heureux....

ISABELLE.

Qu'est donc devenu cet amour de la vertu qui embrasait votre ame? Malheur, m'avez-vous dit cent fois, aux hommes en place qui écoutent le conseil de leurs passions; si j'étais puissant, que j'eusse un ennemi, que cet ennemi m'eût outragé, c'est envers lui que je voudrais user de clémence, c'est en l'accablant de bienfaits que je me vengerais de lui; tels étaient vos discours, mon frère: et quelle est votre conduite aujourd'hui!

GERNANCE.

Je suis le plus malheureux des hommes, je porte envie au sort de Henri, il est aimé de la belle Isaure.

TASCO, *à part.*

Ce n'est pas bien décidé... Ah! si j'osais lâcher mon mot!

SCENE XVII.

GERMOND, GERNANCE, ISABELLE, TASCO.

GERMOND.

Gernance, je viens me plaindre à vous-même de vos procédés injustes; ils sont un outrage gratuit que vous avez fait à ma loyauté qui vous est connue. Mon fils était prisonnier sur ma parole, et sans aucune raison qui puisse vous ser-

vir

vir d'excuse, vous donnez l'ordre de l'arrêter : si vous aviez commencé par là, je n'eusse vu qu'un abus d'autorité ; mais j'eusse couru le défendre au tribunal militaire. La distance de son grade au vôtre disparaît devant la loi pour les affaires privées, et quoique son accusateur, j'ose assez bien présumer de vous, pour croire que vous eussiez dit la vérité. Henri, par des propos indiscrets, outrageans peut-être, a blessé votre orgueil ; mais le premier vous avez tiré l'épée contre lui. Quels que soient les préjugés d'un peuple, les abus de son gouvernement, une défense personnelle est et sera toujours un droit légitime.

GERNANCE.

Je connais mes torts, Germond ; cessez de me les reprocher : quel est l'homme qui sait toujours être juste, lorsqu'il est aveuglé par ses passions ! Un mouvement involontaire m'a mis les armes à la main, je n'ai point vu dans votre fils un officier subalterne qui manque à son supérieur ; je n'ai vu en lui qu'un rival et un rival préféré : cette idée affreuse a troublé mes sens. Voyez mon repentir, Germond ; je n'ai point donné l'ordre d'assembler le conseil de guerre, disposez du sort de votre fils. Plaignez un malheureux jeune homme, et qu'il trouve à vos yeux l'excuse de sa faute, dans la violence d'une passion qui le maîtrise malgré lui.

GERMOND.

Vous aimez ma nièce?

ISABELLE.

Depuis long-temps mon frère adore la belle Isaure ; il ignorait vos projets sur elle ; son cœur a pu s'ouvrir à l'espérance ; un mot de votre fils a détruit son erreur : il s'est oublié un instant ; la raison reprend son empire, son malheur ne le rendra point injuste, il vous l'a dit, et sa promesse n'est point vaine : cessez de trembler pour un fils que vous chérissez : parlez, qu'exigez-vous de mon frère?

GERMOND.

Qu'il m'accorde la démission de mon fils.

GERNANCE.

Me feriez-vous l'outrage de penser que je puisse conserver quelque ressentiment contre lui, que je puisse nuire jamais à son avancement !

GERMOND.

Je ne vous cacherai point le motif qui me porte à vous faire cette demande, et la confiance que je vous marque est une preuve de mon estime pour vous. Un sang français coule dans mes veines et dans celles de mon fils, et lorsque le délire insensé de quelques rois de l'Europe, traîne aux combats leurs esclaves, dans l'espoir chimérique d'asservir un peuple libre ; je ne souffrirai point que mon fils, plus coupable qu'eux, puisqu'il connaît son origine, partage la fureur forcenée et la rage inutile de ces brigands couronnés, dont les odieux efforts céderont au génie de la Liberté, céderont aux armes du peuple le plus courageux de la terre.

GERNANCE.

Germond ! Germond ! vous savez qui je suis !... Est-ce pour m'irriter que vous me tenez ce langage ?

GERMOND.

Il devrait vous faire rentrer en vous-même, et vous faire renoncer à vos coupables espérances.

GERNANCE.

Les réflexions me sont-elles permises dans le poste que j'occupe ? puis-je avec honneur revenir sur mes pas ?

GERMOND.

Il est toujours temps de réparer une erreur, et le véritable honneur consiste à faire son devoir ; vous n'êtes point criminel encore, vous allez le devenir. Si vous tournez une fois vos armes contre votre Patrie, c'est alors qu'il ne sera plus temps de vous repentir. Votre aveuglement cessera, vous vous rappellerez que vous êtes Français, et loin de la terre de la Liberté, vous traînerez dans les remords une coupable vie ; vous aurez honte de vous-même, vous maudirez votre existence;

elle aura été criminelle, et votre fin sera horrible! vous mourrez en tournant les yeux vers votre Patrie, qui vous repoussera, vous implorerez vainement sa pitié; mais il n'est ni pitié, ni pardon pour les traîtres.

GERNANCE.

Epargnez-moi cet horrible tableau: victime des préjugés d'un père aveuglé par sa haine contre la tyrannie, j'ai confondu dans mon aveuglement, les rois, les prêtres et le Peuple Français: mes yeux s'ouvrent à la raison, dont j'entends pour la première fois le langage! mon cœur n'est ni inhumain, ni féroce; il est né pour la vertu, pour la Liberté que j'allais combattre et que j'idolâtre pourtant! Daignez être mon guide, daignez y ajouter le doux nom de fils: l'amour heureux ajoutera à l'amour de la Patrie! j'aurai mon épouse et mes droits à défendre, mon courage s'augmentera, et je sens d'avance qu'il n'est point de difficultés que je ne puisse vaincre, d'obstacles que je ne puisse surmonter, pour devenir le digne rival des plus braves défenseurs des droits de l'homme et de l'égalité.

GERMOND.

Vous prétendez que je vous accorde Isaure, lorsque je la destine à un autre?

ISABELLE.

Et si votre nièce s'unit à regret à celui que vous lui donnez; la contraindrez-vous à former ces nœuds? Je dirai plus: si elle partage l'amour de mon frère, refuseriez-vous de consentir à leur félicité?

GERMOND.

Ce n'est point l'amour, c'est l'honneur, c'est le cri de sa conscience qui doit le rendre à sa Patrie.

GERNANCE.

Songez, Germond, songez qu'un refus cruel peut irriter mon cœur et le rendre coupable.

GERMOND.

Je vous ai tracé vos devoirs, si vous balancez à les suivre vous n'êtes plus digne d'être Français.

GERNANCE.

Vous me parlez dans le calme des passions : vous avez oublié les orages qu'elles élèvent dans les cœurs qu'elles dévorent ; vous ne savez plus à quel désespoir, à quel point elles peuvent nous égarer et nous corrompre !

GERMOND.

Eh bien, jeune insensé, sacrifie ton pays à ton amour : tu as balancé, tu ne mérites plus de posséder mon Isaure, tu ne mérites plus de défendre la plus belle des causes. Va, cours te ranger sous les drapeaux de la tyrannie : que ton désespoir te tenant lieu de courage, te fasse immoler tes frères ; reviens des combats couvert de leur sang glorieux. Envisage-toi alors, si tu le peux, sans horreur et sans épouvante : cherche un asyle pour cacher au monde un parricide. Quelque part que tu ailles, tu y porteras ton cœur, tes remords et ton crime.

GERNANCE.

Ah ! vieillard respectable, arrête : n'accable point un infortuné ; il ne mérite ni tes reproches, ni ta colère : tu ne lis point ce qui se passe dans son cœur. Bourrelé par ses remords, déchiré par son amour, il va te prouver qu'il n'est point tel que tu le supposes. Il idolâtre ta fille : eh bien, il y renonce : il verra sans murmure le bonheur d'un rival ; il servira sa Patrie ; la gloire le consolera des pertes de l'amour. Il abjure ses erreurs coupables : il préfère le poste du dernier soldat de la Liberté, aux frivoles honneurs dont le comblèrent les tyrans. (*il foule sa cocarde à ses pieds.*)

GERMOND.

Jeune homme ! puis-je compter sur toi ?

GERNANCE.

Je ne te fais point de sermens : le lâche les prononce et les trahit ; l'honnête homme guidé par l'honnenr prend une résolution ferme et ne s'en écarte jamais. Mon cœur est tranquille, il n'est plus enflammé que du desir d'une gloire solide et de l'amour de la Patrie.

GERMOND.

O Liberté ! je te remercie : tu as prêté à ma voix cette éloquence qui persuade, et je te rends un cœur digne de te servir. Gernance, Isaure est à toi, je puis te l'accorder sans crainte : tu la mérites ; je te dirai plus, apprends qu'elle t'aime.

TASCO.

Eh bien ! voilà ce que je voulais dire et ce que j'aurais dit, si je l'avais osé.

GERNANCE.

Ah ! mon père, s'il est doux d'être heureux, il est plus doux encore de sentir qu'on est digne de l'être.

ISABELLE.

Henri n'aime point Isaure ; mais sa rivalité, cette rose ?

GERMOND.

Son cœur vous la destinait : je lui ai ordonné de l'envoyer à sa cousine ; l'eussiez-vous acceptée ?

ISABELLE.

Il m'a sauvé la vie.

GERNANCE.

Mais Henri languit dans une affreuse tour : je cours le délivrer.

ISABELLE.

Arrêtez, mon frère : certaine que vous révoqueriez bientôt un ordre dicté par la colère qui vous égarait, j'ai prié le capitaine de garde de dire à Henri de se rendre chez lui.

GERNANCE.

O ma sœur ! que je vous aime !

GERMOND.

Et mon fils aurait pu y consentir ?

ISABELLE.

Je connais sa délicatesse : on l'a trompé lui-même.

TASCO.

Il ne faut pas qu'il soit triste lui seul, quand nous sommes tous joyeux ici. Je cours lui annoncer tant de bonnes nouvelles, je cours... Le voilà, le voilà, et sa cousine aussi.

SCÈNE XVIII et dernière.

ISABELLE, HENRI, GERMOND, ISAURE, GERNANCE, TASCO.

HENRI.

Je viens, Gernance, me remettre en votre pouvoir. Je rends graces à la généreuse Isabelle ; mais j'ai facilement soupçonné la vérité. J'ai prié, supplié ; on n'a pas osé me la taire. Une fois instruit, j'aurais trop eu à rougir de moi-même, si je ne fusse revenu dégager l'honneur de mon père.

GERMOND.

Bien, mon fils.

TASCO.

Oui, bien : puisque cela tourne comme cela ; mais pour moi, je ne serais pas revenu.

GERNANCE.

Mon cher Henri, c'est un frère qui vous tend les bras. Belle Isaure, votre oncle me permet de vous aimer : votre aveu me manque ; il peut seul assurer ma félicité.

ISABELLE.

Cette modeste rougeur qui l'embellit encore, est pour vous, mon frère, le plus doux des aveux.

ISAURE.

Ah ! mon oncle !

GERMOND.

Sois heureuse, ma chère Isaure, et je le serai de ton bonheur. Il faut faire finir l'embarras et l'incertitude de mon fils. Isaure, donne-moi cette rose : mon fils, vous pouvez l'offrir à Isabelle.

HENRI.

Elle est chargée de mon secret.

ISABELLE.

Ce n'en est plus un pour personne.

HENRI.

Dois-je croire à mon bonheur ? Par quel événement ?...

TASCO.

Bah ! il s'est passé bien des choses pendant votre absence : tant il y a, que nous voilà tous d'accord, que nous allons tous en France, pour battre tous ces renégats de Prussiens, d'Italiens, d'Autrichiens, d'Espagnols, et tous ces autres imbécilles qui veulent chercher querelle aux braves Républicains de votre Patrie. Vous épousez celle que vous aimiez tant, sans le dire ; le ci-devant Général épouse votre cousine : moi, je n'épouse personne ; on m'a soufflé Betzi, mais c'est égal : je vais faire une autre maîtresse, qui ne me trompera pas, celle-là : c'est la gloire. Je veux être aussi Français, et vive la Liberté !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

185

On trouve chez le même Libraire, les pièces de théâtre ci-après :

Agricol Viala, ou le jeune Héros de la Durance, fait histor. et patr. en un acte, et chant. . . . . . 1 l. 5 s.

Amour et Valeur, ou la Gamelle patriotique, en deux actes. 1 5

La Mort du jeune Barra, drame en un acte, par le citoyen Briois. 1 5

Le Bienfait récompensé, com. en un acte, en prose. . 1 5

Les Crimes de la Noblesse, ou le Régime féodal, pièce en cinq actes, par la citoyenne Villeneuve. . 1 10

Le Mari Coupable, comédie en trois actes, par la même. 1 10

Les Dragons et les Bénédictines, comédie en deux actes, par le citoyen Pigault-Lebrun. 1 10

Les Dragons en Cantonnement, comédie en un acte, par le même. 1 10

Charles et Caroline, ou les Abus de l'ancien Régime, comédie en cinq actes, en prose avec les changemens, par le même. 1 10

L'Orphelin, comédie en trois actes, par le même. . 1 10

Le Sourd, ou l'Auberge pleine, com. en trois actes. . 1 10

Les Peuples et les Rois, allégorie dramatique, par le citoyen Cizos-Duplessis. 1 10

Les Victimes cloîtrées, drame en quatre actes . . . 1 10

Le véritable Ami des Loix, ou le Républicain à l'épreuve, en quatre actes, de la citoyenne Villeneuve. 1 10

L'Intérieur d'un Ménage Républicain, op. com. en un acte et vaudevilles, de Chastenet. 1 10

La vraie Bravoure, com. en un acte. 1 5

L'Intrigue épistolaire, com. en cinq actes, en vers. . 1 10

Paul et Virginie, opéra en trois actes. 1 10

Zélia, drame en trois actes, mêlé de musique. . . . 1 10

Epicharis et Néron, ou Conspiration pour la Liberté, tragédie en cinq actes, par Legouvé. 1 10

L'École du Village, comédie en un acte, mêlée d'ariettes. 1 10

Le Conteur ou les deux Postes, du citoyen Picard. . 1 10

L'Ami du Peuple, comédie en trois actes, en vers. . . 1 10

Le Vieux Célibataire, comédie en cinq actes, en vers, par le citoyen Collin-Harleville. 2

Le même, petite édition. 1 5

La Mère coupable, ou l'autre Tartuffe, drame moral en cinq actes, par le citoyen Beaumarchais. . . 1 10

La Folie de Georges, ou l'Ouverture du Parlement d'Angleterre, comédie en trois actes, en prose, par le citoyen Lebrun-Tossa. 1 5